



Il y a comme deux pôles dans l'univers de [Françoise Pétrovitch](#), l'un parfaitement figuratif, est associé à l'humain et l'autre, plus technique, se charge d'apporter l'élément qui déclenchera le questionnement. A Landerneau, j'ai découvert la complexité qui anime l'œuvre de l'artiste, elle s'appuie sur un langage qui s'apparente au dessin pour développer une expérience fragile et vulnérable de la condition humaine, surtout la féminine et adolescente... Surtout la jeunesse avec sa part d'onirisme et d'énigme en devenir.

Les zones blanches que Françoise Pétrovitch travaille avec une attention particulière ne font pas que circonscrire les formes, elles apportent la respiration dans une démarche où la coloration semble aléatoire. De même que la présence d'animaux, tout en favorisant une approche affective et empathique, nous embarque dans un univers où l'étrangeté le dispute à l'inquiétude. Les couleurs se diffusent par osmose, comme si le dessin transpirait sous le soleil de son auteure ; certaines formes, avec leurs allures de taches tombées là par hasard, ressemblent à des bactéries voyageant sur le dessin. L'artiste convoque des organismes indépendants pour légitimer sa figuration, nous faire comprendre ce qui se donne à voir comme un monde agrandi mille fois.

Epure ou brouillage, fragilité ou cruauté, assemblage ou effacement : l'artiste avance en formulant des scènes hybrides, jusqu'à la saturation. Ce que je préfère peut-être dans sa démarche, c'est sa capacité à suggérer des images plus qu'à les peindre. Le recours à l'encre faciliterait l'écoulement d'une pensée chargée de questions dont les réponses nous concernent mais nous intéressent moins.

Une chose est sûre, il ne faut surtout pas réduire sa production à de petites images qu'on découvre sur internet ou des publications. La matérialité de son œuvre est incontournable, tant pour les dimensions que pour les techniques employées.

